

sent.

dec. 1936.



Livres récents d'André Gide

Il serait inadmissible qu'on utilisât — comme certains, — le récent témoignage d'André Gide sur le communisme contre lui, pour l'en accabler, lui, Gide. Peu d'écrivains, à notre connaissance, sont capables du courage qu'il lui a fallu pour publier *Retour de l'U. R. S. S.* (Gallimard). Quand on se souvient des lignes joyeuses, confiantes, qu'il avait consacrées à l'expérience soviétique, et quand on lit maintenant cette mince plaquette, on ne peut manquer d'être frappé par l'accent de sincérité, par l'aveu poignant d'une erreur. Ce livre est pourtant, littérairement, un des plus médiocres d'André Gide : assez mal écrit, jeté n'importe comment. On peut même dire qu'il y a quelque chose de gênant à voir un observateur de cette qualité observer toujours tout par le petit bout de la lorgnette et se refuser à porter le problème sur un plan plus haut. Mais peut-être le témoignage n'en prend-il que plus de poids, à s'appuyer ainsi sur de menues choses et à en dégager une si nette condamnation.

Car il s'agit bien d'une condamnation. Gide a beau affirmer, à la fin, sa croyance indéfectible dans le communisme, il peut en

appeler d'un communisme mal éclairé et dévié de sa voie droite à un communisme mieux éclairé et remis dans le bon chemin, ce qu'il dit sur l'U. R. S. S. actuelle constitue un jugement d'une importance évidente. Qu'un tel document au fond, ne nous apprenne rien : c'est assez notable. Nous n'avons pas attendu le voyage de Gide en U. R. S. S. pour savoir que le communiste trahit l'homme, l'accable au lieu de le délivrer, que le régime de Staline est une dictature plus étouffante mille fois que celle de Mussolini, que par certains côtés le communisme est un véritable phénomène de barbarie, qui, par l'isolement qu'il impose, rompt la civilisation, et bien d'autres choses. Mais il n'est pas indifférent de lire ces remarques sous la plume d'un tel témoin, car il faut songer aux milliers de jeunes communistes en qui un tel livre, va introduire un doute terrible.

On rapprochera de ce document la confession d'un ex-communiste, ex-Gidien, M. Jean Fontenoy, qui, dans l'*Ecole du Renégat* (N. R. F.), crie peut-être son dégoût d'une voix quelque peu romantique, mais est assurément sincère. Révolutionnaire, M. Fontenoy n'a trouvé non seulement dans les révolutions, mais dans la révolution, que le plus triste goût de cendres. Il crache son mépris, sa colère : et au total, ne sait plus du tout où il en est. Nous avons vu il y a quelques mois M. Brice Parain, après une évolution analogue, se raccrocher aux réalités humaines, aux valeurs « charnelles » de la France, de la terre, de la famille, suivant une démarche empruntée à Peguy, M. Fontenoy semble engagé sur un chemin analogue, et écrit même des phrases assez belles sur l'appel aux vertus qui fait la base affective du mouvement Croix-de-feu. Faut-il avouer que, malgré son intérêt, l'ouvrage laisse insatisfait et qu'on en attendra avec curiosité, — aussi avec sympathie, — la conclusion nécessaire.

Les *Nouvelles pages de journal* d'André Gide (Gallimard) sont de ces nourritures à la fois excitantes et un peu illusoire que Gide a souvent proposées à ses lecteurs. Brèves notations, remarques souvent d'une profondeur rare, parfois d'un intérêt fort limité. Celles qui concernent la misère, le communisme (beaucoup sont déjà, en substance, dans les *Nouvelles nourritures*) sont souvent d'un grand poids. Mais pourquoi faut-il que cet esprit si délié en reste aux pires incompréhensions, aux arguments les plus éculés, dès qu'il s'agit de l'Église ? Que les chrétiens n'aient pas toujours fait leur devoir, nous l'avons assez dit ici. Mais pourquoi méconnaître à ce point l'effort du christianisme lui-même.

Geneviève (Gallimard) est un court récit qui fait suite à l'*Ecole des femmes* et à *Robert*. C'est de nouveau le problème de la vie de famille dans un milieu bourgeois que l'impitoyable observateur qu'est André Gide aborde une fois de plus. Récit alerte, assez trouble, et d'une grande maîtrise. Mais on dirait que pour l'auteur lui-même il est en dehors de ses vraies préoccupations. Un jeu, un jeu parfait, mais un jeu, ne serait-ce que cela ?

M. Maurice Sachs consacre à *André Gide* (Denoe et Steele) un mince opuscule qui vise à présenter cet auteur au public populaire. C'est un exposé habile, intéressant, qui suppose un jugement favorable, et ne pourra donc être lu qu'avec des réserves précises. Mais il vaut la peine d'être lu et contient surtout une extraordinaire suite de photos de Gide qui laissent longtemps l'esprit inquiet. Est-ce que M. Massis aurait raison qui voit en Gide un personnage diabolique ? Nous n'aimons pas abuser de cet argument, mais les photos sont telles qu'on le croirait presque.